

VOYAGE DE PIKE

AUX SOURCES DU MISSISSIPI.

(1805—1806.)

EN même temps qu'il ordonna la reconnaissance des sources du Missouri et du pays au-delà des Monts-Rocailleux jusqu'au Grand-Océan, le gouvernement des États-Unis chargea le major Pike de remonter le Mississipi jusqu'à sa source. Ses instructions lui recommandaient aussi de faire des recherches sur les projets de commerce des agens anglais qui parcoururent cette contrée, et de prendre des renseignemens sur les limites qui séparent le territoire de l'Union de celui de la Grande-Bretagne.

Pike n'était accompagné dans ce voyage ni d'un autre officier, ni d'un homme instruit; il fut donc obligé de remplir, à la lettre, les fonctions d'astronome, d'arpenteur, de commandant, d'écrivain, de chasseur et même de guide. Il partit de son camp, près de Saint-Louis, le 9 août 1805, avec un sergent, deux caporaux et dix-sept sol-

dats, dans un grand canot chargé de provisions pour quatre mois.

Bientôt on se trouva devant l'embouchure de l'Illinois; la navigation est difficile à cause du grand nombre d'îles et de bancs de sable ou de vase que l'on rencontre. L'on fut souvent obligé de tirer le bateau à la cordelle. On passa devant un camp de Sakis occupés à pêcher. Ils indiquèrent aux voyageurs le canal navigable, et les empêchèrent ainsi de faire fausse route. En récompense, Pike leur donna du whisky et du biscuit; ils ne furent pas en reste de générosité, et lui offrirent des poissons.

Un peu plus loin ils atteignirent la maison d'un Français qui s'était établi sur la rive droite du Mississipi. Il avait épousé une femme de la tribu des Sakis; ses troupeaux étaient bien tenus, ses champs fort mal cultivés.

On arriva le 20 au pied des premiers rapides, et l'on se mit aussitôt en devoir de les franchir; ce qui fut pénible parce que le canot était grand et passablement chargé. Le fleuve a constamment trois à quatre milles de large. Les rapides ont treize milles de longueur. « Quand nous eûmes passé le premier banc qui est le plus difficile, nous fûmes accostés par M. W. Ewing qui est chargé de résider chez les Sakis pour leur enseigner l'agriculture; il avait dans son canot un interprète français, quatre

chefs et quinze Indiens; leur secours nous fut très-utile dans notre opération.

« Le lendemain tous les chefs étant venus à mon camp, je leur dis : Frères, votre grand père, le président des États-Unis, désirant connaître plus particulièrement la position et les besoins des différentes nations des hommes rouges du territoire de la Louisiane que nous venons d'acquérir, a ordonné au général d'envoyer quelques-uns de ses jeunes guerriers de différens côtés, de les prendre par la main et de recueillir les informations qui pourront l'instruire de ce qu'il est jaloux de savoir. Je suis autorisé à choisir des emplacements pour que vous y veniez commercer; vous me direz si celle où nous sommes vous paraît centrale.

« J'ai appris avec chagrin un meurtre qui a été commis sur les rives du fleuve; mais on m'a raconté qu'aucun homme de votre nation n'en était l'auteur, et je sais quelle inquiétude vous avez témoignée en cette occasion, j'ai donc écrit au général ce que vous avez dit à ce sujet.

« Par le traité conclu avec vous, vous vous êtes engagés à vous saisir de tous les marchands qui viendront chez vous sans permission; je ne puis m'occuper de cet objet à présent; ce sera pour mon retour.

« Si cela vous convient, vous pouvez embar-

quer un jeune homme dans mon canot pour informer l'autre village de ma mission. »

Après cette harangue, je leur fis présent de tabac, de couteaux et d'eau-de-vie; ils me répondirent : « Nous te remercions de la bonne opinion que tu as de notre nation, et de ce que tu as écrit au général. Nous sommes tous, ainsi que nos jeunes guerriers et toute la nation, très-contens de te voir parmi nous. Nous ne sommes qu'une partie de la nation, nous ne pouvons rien te dire sur les comptoirs. Si tu veux attendre jusqu'à demain, nous choisirons un jeune homme pour partir avec toi. Nous te remercions de ton tabac, de tes couteaux et de ton eau-de-vie. »

Pike ne se souciant pas de perdre du temps, partit aussitôt. Le 28 il franchit des rapides avec l'aide d'un vent favorable; l'eau y est plus abondante, et coule avec bien plus de vitesse que dans celles de Moyen; on rencontra plusieurs pirogues d'Indiens. Le premier village au-delà des rapides, est habité par les Indiens-Renards; on les appelle toujours de ce nom français qui provient des anciennes relations de ces peuples avec les Canadiens.

Il y a sur la rive droite du Mississipi des mines de plomb. Elles étaient alors exploitées par Dubuc, français d'origine. Les filons se trouvent sur une étendue de dix-sept lieues de longueur et d'une

à trois en largeur. Le minéral donnait soixante-quinze pour cent de métal; le propriétaire en retirait annuellement quatre cents quintaux.

Depuis quelques jours, deux soldats de la troupe de Pike s'étaient égarés en allant à la chasse sur le rivage. Il désespérait de les voir, lorsqu'ils lui furent ramenés le 2 septembre, à la mine de plomb, par un Français et deux Indiens. Les deux militaires avaient passé six jours sans avoir à manger autre chose que des moules. Ils rencontrèrent un Américain qui prit soin d'eux; ce qui les mit en état de gagner un village de Renards, où ils trouvèrent les Français. Le chef Indien leur fournit du maïs et les combla d'attention. Pike marqua sa reconnaissance aux Indiens pour cette preuve d'hospitalité.

Pike étant arrivé le 10 septembre sur le territoire des Sioux, le chef lui envoya une députation de six jeunes gens pour lui annoncer qu'il l'attendait depuis trois jours avec de la viande, que la soirée précédente son monde avait commencé à boire, que le lendemain on serait sobre et qu'on le recevrait. Pike fit répondre que la saison était avancée, que le temps pressait, et que si la pluie cessait, il était obligé de partir. Son interprète accompagna les Indiens à leur retour. Bientôt il revint annoncer à Pike que le chef avait préparé une pipe pour lui, qui lui servirait comme

de lettre de créance pour faire voir à tous les Sioux du fleuve que Pike était un chef de leurs nouveaux pères et qu'il désirait qu'on le traitât avec amitié et respect. Au moment où le canot passa devant les cabanes des Indiens, ceux-ci rangés en haie sur le rivage, saluèrent les Américains de trois salves de mousqueterie à balles, Pike répondit par une décharge de ses espingoles. Étant descendu à terre, l'épée à la main, le chef le reçut et le conduisit à sa cabane, où il le fit asseoir sur un coussin posé sur une natte très-propre; il s'assit à droite et l'interprète à gauche.

On fuma; le chef dit à Pike: « Je suis charmé de te voir dans mon village, afin de pouvoir rendre les jeunes gens témoins du respect qu'ils devaient aux enfans de leur nouveau père; lorsque j'étais à Saint-Louis, au printemps, mon père m'a annoncé que si je regardais en bas de la rivière, je verrais arriver un de ses jeunes guerriers. Je reconnais que c'est vrai, et je suis bien content de te voir, parce que tu sais que le grand Esprit est le père des hommes rouges et des blancs, et que si les uns sont détruits, les autres ne subsisteront pas long-temps. Je n'ai jamais fait la guerre à notre nouveau père, et j'espère que la bonne intelligence subsistera toujours. »

Ensuite il présenta la pipe. Pike lui manifesta le désir d'amener à son retour des Sauteurs pour

lui faire conclure la paix avec cette nation à Saint-Louis. Le repas qui suivit fut copieux. Pike envoya leur part aux hommes restés à la garde des canots. La fête se termina par une danse; les hommes et les femmes, vêtus de la manière la plus gaie, y figuraient ensemble. Chacun tenait à la main la peau d'un animal, et de temps en temps soufflait sur un autre en lui tendant cette peau. Celui sur qui on soufflait se laissait tomber comme s'il eût été mort. Cette danse est ce qu'ils appellent leur grand remède, c'est-à-dire une danse religieuse. Il n'est permis qu'aux initiés formant une société, de l'exécuter; pour y être admis, il faut faire des présens et donner une fête qui coûte une cinquantaine de dollars. Les Indiens croient que ces initiés ont le pouvoir de tuer quelqu'un en soufflant sur lui.

On passa le 12 devant la rivière Racine et la prairie la Crosse, ainsi nommée de ce jeu que les Sioux tiennent des Français et qu'ils aiment passionnément. Ils y jouent avec des balles de peau, les parties se font ordinairement entre deux tribus; les paris s'élèvent quelquefois à des milliers de dollars.

Pike entra le 16 dans le lac Pepin que le Mississipi traverse; il y fut assailli d'une tempête qui faillit à faire chavirer le canot. Le lendemain le mauvais temps le força de s'arrêter. « On me

montra, dit-il, une pointe rocailleuse du haut de laquelle une femme sioux s'était précipitée, elle fut déchirée en pièces en tombant sur les rochers au-dessous. Le motif de cet acte de désespoir fut l'obstination de ses parens qui voulaient la marier à un homme qu'elle détestait, et qui lui refusaient celui que son cœur avait choisi. Elle gravit sur la montagne en chantant sa chanson de mort; et avant qu'on pût la rattraper, et empêcher l'exécution de son dessein, elle s'était élancée de cet autre Leucade; preuve bien étonnante de sensibilité dans une jeune sauvage.

Le 21 Pike arriva devant un village de Sioux que tous les hommes avaient abandonné pour aller à la récolte de la folle-avoine. Un peu plus loin on passa devant un camp des mêmes Indiens, où il n'y avait qu'un seul guerrier. Pike fut étonné du babil extraordinaire des femmes; à l'autre camp, elles n'avaient pas desserré les dents. Celles-ci entourèrent les Anglais et se mirent à parler toutes à la fois; elles mettaient à profit l'absence de leurs maris.

Le Mississipi était extrêmement étroit dans cet endroit. Ses eaux paraissaient rouges depuis que l'on était sorti du lac Pepin. Pike avait campé sur une île vis-à-vis du village sioux. Le 22, Petit-Corbeau, un des principaux chefs de cette nation, arriva; il avait avec lui cent cinquante guerriers;

parvenus sur une hauteur, au bord du rivage, ils saluèrent les Américains d'une triple décharge à balles. Ils étaient partis pour une expédition de guerre; mais instruits de la venue des Américains, ils étaient revenus par terre.

Le lendemain on tint un conseil dans une tente que Pike fit dresser sur le rivage. « J'adressai un long discours aux sauvages, dit-il, je leur annonçai l'acquisition de la Louisiane par les États-Unis, et je leur demandai la concession du terrain des deux côtés du Mississipi au-dessus du saut Saint-Antoine et à Sainte-Croix; je leur promis que des blancs viendraient s'y établir, je les exhortai à faire la paix avec les Chipeouais et à ne pas acheter des marchandises et du rum aux Canadiens; je finis par leur offrir des présens. Le fils de Pinchou, le Petit-Corbeau et l'Original-Lévé, me répondirent successivement. Ils m'accordèrent les cent mille acres de terre que je leur demandais, et me promirent un passe-port pour moi et pour les chefs que je ramènerais, sans cependant prendre des engagements pour la paix. Je leur fis des présens pour la valeur de 200 dollars, et dès que le conseil fut levé, je permis aux marchands de leur offrir deux cent quarante pintes d'eau-de-vie. En une demi-heure ils se rembarquèrent tous pour leurs villages. »

Pike arriva le 26 au saut Saint-Antoine; toute

la cargaison et les canots furent transportés par terre. Cette opération terminée, la navigation devint très-pénible par les rapides et les bancs qui remplissaient le cours du fleuve, ainsi que par le mauvais temps. Il faisait très-froid; le 16 la terre était couverte de neige; les canots étaient à moitié remplis d'eau. Ces motifs joints au dépérissement de la santé de la troupe, déterminèrent Pike à retourner au camp où il était la veille, et à laisser seulement quelques hommes à la garde des embarcations. On était alors à 235 milles au nord du saut Saint-Antoine.

On se mit aussitôt à construire des cabanes et des canots; ceux-ci étant finis, Pike y embarqua le 28 ses provisions et ses munitions, au bout d'une heure, un tourbillon fit couler à fond celui où était la poudre et le bagage. On retira aussitôt les munitions de l'eau, et on étendit les cartouches sur une couverture auprès du feu pour les faire sécher. « Notre position était très-hasardeuse, dit Pike; nous trouver éloignés de 1500 milles de toute société civilisée, et exposés au danger de perdre nos moyens de défense et même de subsistance; il y avait de quoi faire de tristes réflexions. »

On rentra dans le camp. Il fallait nécessairement aller à la chasse pour vivre. « Quelle existence pénible et précaire que celle d'un chasseur! s'écrie

Pike ; tantôt je tuais en un jour une quantité d'animaux suffisante pour faire six quintaux de viande ; tantôt il se passait trois jours de suite sans que je pusse tuer autre chose que de petits oiseaux ; c'était une ressource que je ne devais pas négliger pour empêcher mon monde de mourir de faim. »

Pike attendait avec impatience que la saison des neiges rendit les chemins praticables pour des traîneaux. Ce ne fut que le 17 décembre qu'il put enfin se mettre en route. On passa devant plusieurs camps d'Indiens. On reçut la visite de quelques-uns, de chasseurs canadiens et de marchands anglais. Pike alla voir un de ceux-ci à son camp sur le lac du Cèdre-Rouge, et le 4 janvier 1806, lui rendit visite à son principal établissement sur le lac de Sable ; il y fut traité avec tous les égards qu'il pouvait désirer. Ayant fait plusieurs excursions pour reconnaître l'étendue de ce lac, il partit le 20 janvier ; il arriva enfin le 1^{er} février, après une course extrêmement fatigante et ennuyeuse, au lac Sangsue, objet de ses desirs, puisque c'est là que se trouve la principale source du Mississipi ; il n'y a que 40 pieds de large. Un de ses bras communique avec le lac Ouinipie, qui reçoit les eaux du lac du Cèdre-Rouge, éloigné de cinq lieues ; la navigation ne va pas plus loin.

La compagnie du Nord-Ouest avait un établis-

sement sur le lac, Pike y fut accueilli amicalement. Il observa la latitude qu'il trouva de 47° 16'. Il visita successivement plusieurs comptoirs anglais. Il fit substituer le pavillon américain au pavillon britannique, sur le fort où il résidait. Le 16, plusieurs chefs et guerriers indiens s'étant réunis, il commença ses négociations avec eux. « Il fallut, dit-il, beaucoup de patience, de sang-froid, et de ménagement, pour obtenir ce que je demandais ; savoir, qu'ils fissent la paix avec les Sioux ; qu'ils me remissent les médailles et les pavillons qu'ils tenaient des Anglais, et que quelques-uns de leurs chefs vinsent avec moi à Saint-Louis. Je demandai comme une preuve de leur consentement à la paix qu'ils fumassent avec la pipe d'Ouachu ; tous obtempérèrent à mes desirs, et, à l'exception d'un seul, me livrèrent de bonne grâce leurs pavillons ; cependant celui-là me promit de me l'apporter dans trois jours ; il prétendait l'avoir oublié. Quant à retourner avec moi jusqu'à Saint-Louis, tous s'en excusèrent ; ils ne croyaient pas la chose assez importante pour entreprendre un voyage de 900 milles. Je pris alors le parti de piquer leur amour-propre. « Je suis fâché, m'écriai-je, de voir que les cœurs des Sauteurs de ces cantons soient si faibles. Les autres nations diront : Quoi ! n'y a-t-il donc point de guerrier au lac Sangsue, au lac Rouge, ni au lac

de la Pluie , qui soit assez courageux pour porter le calumet de leur chef à leur père ? »

« Ce discours produisit l'effet que j'en attendais. Deux des plus célèbres guerriers se levèrent et offrirent de se charger de l'ambassade. Leur proposition fut acceptée; je les adoptai pour mes enfans , et ils m'appelèrent leur père. Leur exemple anima les autres ; j'aurais pu en avoir une troupe nombreuse ; deux me suffisaient. Je me promis bien de ne rien négliger pour qu'ils n'eussent jamais à regretter la confiance qu'ils plaçaient en moi ; et de défendre leur vie avec la mienne.

« Le lendemain , le chef du pays m'apporta son pavillon. Ayant tout préparé pour partir le lendemain , mes soldats firent l'exercice à feu , et tirèrent au blanc , ce qui ne surprit pas peu les Indiens. Je donnai à chacun de mes nouveaux fantassins une couverture , une paire de guêtres , des ciseaux et des miroirs. »

Pike partit le 18 du lac du Cèdre-Rouge aux acclamations des Indiens. Il voyageait en traîneau, auquel étaient attelés des chiens. Le 3 mars , il arriva au camp où il avait laissé une partie de ses compagnons : tout le monde y était en bonne santé ; mais le sergent qui commandait le poste avait gaspillé toutes les provisions. Il fut mis aux arrêts : cela ne remédiait pas au mal dont il était

cause. On fut obligé d'attendre patiemment que la débâcle ouvrit la navigation ; et dans l'intervalle on chassa pour vivre. On eut de fréquens rapports avec les Indiens dont les villages étaient peu éloignés. Un des chefs des Ménomonis était un homme extraordinaire. Dans une seule journée il avait tué quarante élans et un ours ; il chassait sans interruption depuis l'aurore jusqu'à la nuit.

Le séjour de Pike parmi les Indiens fut un véritable bienfait pour eux , car il s'occupa constamment de rétablir la paix entre les tribus qui se faisaient la guerre. La condition de ces peuples est réellement à plaindre , malgré tous les efforts que l'on a faits pour la peindre sous des couleurs séduisantes. « Un jour , dit Pike , je grimpai sur une montagne du haut de laquelle l'œil se promène sur les vastes prairies que le Mississipi traverse , et dans lesquelles on ne découvre que des bouquets d'arbres épars. Quelques tourbillons de fumée , qui s'élevaient du milieu de ces bocages , indiquaient les demeures des sauvages qui errent dans ces régions ; et c'est trop souvent un indice qui les livre à leurs ennemis. Je pouvais me rendre le témoignage de les avoir arrachés à leur cruauté , par mes négociations dans le courant de l'hiver , et par mes courses dans ces immenses solitudes , d'avoir arrêté les torrens de

sang prêts à se répandre. Par ma médiation, la paix régna dans ces régions. Si un simple officier avec vingt hommes et à une si grande distance du siège de son gouvernement peut effectuer un tel changement dans l'esprit des sauvages, de quoi ne serait pas capable une grande puissance, si, au lieu de souffler le feu de la discorde parmi ces peuples, elle employait son influence pour maintenir la paix ?

« Charlevoix et d'autres voyageurs ont tous parlé avec éloge de la beauté des Ménomonis, et ils ont eu raison. Tous les hommes de cette nation que j'ai vus sont bien faits, et d'une taille moyenne; leur teint est plus clair que celui des autres sauvages; ils ont les dents belles, les yeux grands et expressifs; leur physionomie respire à la fois la douceur et une noble indépendance; elle charme au premier aspect; en un mot, par tout pays, ils passeraient pour de beaux hommes. Quant au témoignage des voyageurs sur les femmes, je ne les croyais pas fidèles; en entrant dans leurs cabanes je fus détrompé; je trouvai chez un de leurs chefs cinq femmes très-jolies, et un soir j'y vis arriver un Indien avec la sienne, qui étaient certainement le plus beau couple que l'on pût voir; le mari, qui avait près de cinq pieds onze pouces, était un homme superbe; sa femme, âgée de vingt-deux ans, avait des yeux d'un brun foncé, des

cheveux noirs comme le jais, un cou bien proportionné, et ne paraissait pas disposée à cet embonpoint excessif que les Indiennes acquièrent généralement après leur mariage. L'homme me marqua de l'attachement; il me dit que sa femme était la fille d'un Américain de Boston, qui, passant chez sa nation vingt-trois ans auparavant, y resta une quinzaine de jours, fit la connaissance d'une Indienne, et en eut cette fille. J'avais six biscuits, je les offris à cette femme en qualité de compatriote, ce qui fit beaucoup rire, et tout le temps que je restai là, on ne l'appela que la Bostonnienne. »

Le 7 avril, le fleuve se trouva libre, et Pike partit le 9. Il continua ses travaux de pacification parmi les Indiens, et le 30, rentra dans Saint-Louis, après une absence de huit mois et vingt-deux jours.

Dans ses courses à travers des territoires occupés par les Indiens, il ne rencontra pas de ces fortifications anciennes que l'on voit quelquefois plus au sud. Lorsque les Sioux craignent d'être attaqués, ils ont recours à un moyen qui paraît singulier: chacun d'eux prend son casse-tête ou son couteau, et avec une promptitude incroyable creuse un trou d'environ dix pieds de diamètre, dans lequel il se blottit avec sa femme et ses enfans. La terre jetée en dehors les met à l'abri des

balles , et il n'y a point d'ennemi qui osât tenter d'enlever d'assaut ces redoutes , qui doivent effectivement présenter , par leur réunion , de très-grands obstacles aux assaillans.

VOYAGE DE PIKE

DANS L'OUEST DE LA LOUISIANE ,

AUX SOURCES DE L'ARKANSA, DU KANSÈS, DE LA PLATTE
ET DE LA PIERRE-JAUNE.

(1805—1807.)

SUIVI D'UNE EXCURSION AU NOUVEAU-MEXIQUE.

(1807.)

PIKE était de retour de son expédition depuis deux mois , lorsque son gouvernement lui confia une nouvelle mission. Il devait remonter par le Missouri et l'Osage avec des prisonniers de la nation qui a donné son nom à cette rivière , les rendre à leurs compatriotes , et ramener également parmi ceux-ci leurs députés de retour de Washington ; on lui recommandait de ne rien négliger pour établir une paix solide entre les Osages et les Kansès , et pacifier de même d'autres tribus indiennes ; comme ces courses le conduiraient probablement très-près des colonies espagnoles du nouveau Mexique , on lui enjoignait la plus grande cir-